

toutes relations avec lui... Six mois après, miss Arinda était sa femme, Gaston m'écrivit alors pour me supplier d'intervenir près de vous, et je fus repoussé comme il l'avait été lui-même.

—N'avais-je point le droit de lui imposer ma volonté puisque je me chargeais de son avenir ? Mettre des conditions à mes bienfaits était légitime, ce me semble. Il ne les accepta pas. Après la folie du dévouement qui le poussa à se ruiner pour un ami, il eut la folie de la tendresse et sacrifia mon héritage pour une jeune fille de race étrangère. S'il m'eût aimé, Gaston aurait agi autrement, et il recueillerait aujourd'hui le prix de sa condescendance. Mlle de Ligueville, que je lui destinais, était devenue marquise d'Esbars, son père vient de lui laisser quatre millions... quatre millions et une jolie femme ! Voilà ce que je lui réservais... Que m'a-t-il préféré ? La misère et une créature qui peut être jolie, mais qui manquera toujours de la grâce et de l'esprit des Françaises... Et vous voudriez me voir garder pour Gaston des sentiments de tendresse, du penchant à la générosité, la volonté de le sortir de l'abîme dans lequel il s'est volontairement jeté ? Jamais ! non jamais ! Je me montre bon pour qui m'aime, et Gaston ne m'aime pas... Oh ! je sais ce que vous allez dire, il ne demande qu'à rentrer au bercail... à la condition d'y venir en famille... En famille ! Sais-je seulement s'il a pris soin de faire valider un mariage contracté à l'étranger, peut-être avec toutes sortes de facilités anglaises...

—J'ignore s'il y a songé ; ce dont je suis certain, c'est qu'Arinda Vebson peut être tranquille, Gaston l'aime uniquement ; il donnerait sa vie pour sa femme et pour Mélati... Ah ! si vous connaissiez cette enfant, presque une jeune fille, vous en raffolerez.

—Vous vous trompez, docteur, je n'aime pas les enfants. Si je les eusse aimés je me serais marié. Elevée par sa mère, cette Arinda dont vous parlez, Mélati doit être une sorte de petite sauvage...

—Elle est si ravissante ! quinze ans, blonde comme Arinda, avec les yeux noirs de Gaston. Une bouche sérieuse, une peau éblouissante. Son père lui a enseigné la peinture et sa mère la musique. Durant le voyage où je les vis à Paris, je fus émerveillé de leur charme et de leur grâce. Combien volontairement vous vous privez de bonheurs délicats !

—Je ne suis pas seul, Maxime me reste, Maxime ne ressemble en rien à son cousin, docteur. Afin de se consacrer à moi il a refusé de se marier. Qui fait ma partie d'échecs ? Maxime. Qui passe avec moi la moitié de ses soirées ? Maxime. Il me fait la lecture, il écrit mes lettres. A toute heure je le trouve prêt, attentif, complaisant, affectueux ; celui-là est mon neveu, je n'en connais point d'autre !

Tandis que le malade faisait l'éloge de Maxime de Luzarches, le Dr Sameran n'avait pu se défendre de laisser voir sur sa physionomie une expression de dédain mêlée de colère. Cependant, croyant en avoir assez dit au sujet d'une cause qu'il espérait bien gagner un jour, il détourna la conversation et écrivit une nouvelle ordonnance. Quand il le quitta, Henriot de Marolles éprouvait un visible soulagement.

Pourtant le vieillard ne se trompait point en affirmant que son état était grave. Sa vie s'en allait avec une rapidité croissante, et comme il venait de le dire au médecin, il se prenait d'épouvante à la pensée qu'il allait mourir. Orgueilleux dans le sens vaniteux de ce mot, il avait éprouvé de grandes jouissances dans le fastueux étalage d'une magnifique fortune ; son château hospitalier s'était ouvert à ses amis ; on y avait donné des fêtes dont le souvenir durait encore. Alertes, robustes, très grand, et beau d'une beauté mâle, Henriot de Marolles but à pleine coupe une jeunesse ardente. Longtemps il résista aux fatigues d'une existence surmenée, puis brusquement ses membres perdirent leur agilité, le cerveau devint plus faible, enfin la maladie le cloua sur son lit, attaquant le cœur, gonflant ses jambes, enlevant chaque jour à ce vieillard la faculté de penser et celle de se mouvoir. Désormais il ne gardait plus qu'un nombre restreint d'idées, s'y obstinant d'autant plus que leur cercle allait en diminuant.

Cependant, le Dr Sameran n'était point le seul qui eut embrassé la cause de Gaston de Marolles ; une complicité touchante réunissait un certain nombre d'hommes de cœur. Tous ceux qui avaient connu Gaston durant sa première jeunesse lui gardaient le dévouement du souvenir ; le notaire de Marolles, maître Danglebeau, vieux praticien qui tenait à

honneur d'avoir dressé les contrats de Françaises de Marolles, sœur d'Henriot, mariée à M. de Luzarches, et qui de ce mariage eut un fils unique appelé Maxime, celui-là même qui surveillait si jalousement l'héritage de son oncle. Il avait reçu le testament de Louis de Marolles, père de Gaston ; la fortune laissée au jeune homme était belle, limpide ; on a vu l'emploi plus généreux que prudent qu'en fit le noble Gaston. Certes, en sa qualité de notaire, expert en affaires, considérant les fortunes territoriales comme les seules solides et avantageuses, et jugeant chaque chose sous son aspect le plus pratique, maître Danglebeau blâmait les entraînements passionnés d'Henriot ; mais deux sentiments se combattaient sans fin dans l'esprit de l'honnête tabellion. Le notaire critiquait Gaston, l'homme l'approuvait. S'il s'abandonnait parfois à un affectueux mouvement de méchante humeur à l'égard de cet imprudent, il se le permettait seulement en présence du docteur et de l'abbé Choisel. Quand il ramenait au contraire l'entretien sur Gaston dans ses causeries avec Henriot de Marolles, il ne trouvait jamais assez d'expressions élogieuses et amicales pour parler de cet imprudent au cœur d'or qui expiait si cruellement les élans d'une âme généreuse.

Le vieux curé, qui l'avait vu naître, lui gardait de son côté une amitié paternelle, et le malade devait se défendre à la fois contre la charité de l'abbé Choisel, les conseils de Danglebeau et les reproches du docteur qui ne manquait jamais de mêler à son ordonnance des conseils d'hygiène morale, et qui lui rappelait de temps à autre que le meilleur moyen de guérir serait d'avoir pour gardes-malades Gaston de Marolles, Arinda sa femme, et Mélati sa fille.

Jamais absent ne garda tant d'amis ; jamais exilé ne conserva tant de défenseurs empressés de plaider sa cause. Et cependant Gaston ne suppliait personne de le défendre. Sûr de son bon droit, certain d'être demeuré fidèle aux lois de l'honneur avec lesquelles il ne transigeait pas, il attendait dans le calme d'une conscience pure qu'il plût à Dieu de toucher le cœur du seul homme capable de le sauver du gouffre au fond duquel il était volontairement descendu.

Certes, il le savait mieux que personne, avec sa droite raison, en raisonnant au point de vue de M. de Marolles, qu'il avait commis plus que des imprudences, des fautes ! Sa misère actuelle était bien son œuvre ! Est-ce qu'on répond pour un ami ruiné ? Se fait-on jamais le défenseur d'une cause perdue ? Ne pouvait-il abandonner à toute l'apreté de son sort ce Maurice des Ayglades, dont l'honneur allait naufrager d'une façon misérable ? Ne sont-ils pas des fous ceux qui prennent parti pour le faible, le pauvre, le malheureux ? Et Henriot de Marolles, jusqu'à un certain point, n'avait-il point raison de l'accuser ?

Et pourtant, quand il scrutait sa conscience, quand il passait l'examen de sa vie, Gaston relevait fièrement la tête et s'applaudissait d'avoir sauvé Maurice comme d'avoir épousé Arinda.

Sa grande consolation était de se savoir des amis sincères dans le village de Marolles, où il avait grandi. De temps à autre, rarement, il y apparaissait. Souvent il écrivait au vieux notaire, à l'abbé Choisel, au brave Sameran. Il les entretenait de ses travaux plus que de ses luttes, de sa femme et de son enfant plus que de sa pauvreté. Dans chaque ligne, sans qu'il s'en doutât, tant sa plume courait la bride sur le cou, il laissait voir les qualités vaillantes et tendres d'un cœur chevaleresque. On l'aurait chéri sans le connaître, rien qu'à lire ces pages empreintes de résignation touchante, de courage généreux, de tendresses ardentes. Quoi qu'il n'ignorait point la tactique de M. de Luzarches, son cousin, il ne l'accusa jamais. S'il remerciait ses amis de le défendre avec une persévérance digne d'un meilleur succès, c'est qu'il songeait à sa femme et à sa fille, deux anges dont les vertus le consolait de toutes les épreuves subies. Il ne renonçait point à l'espoir d'obtenir raison des résistances de M. de Marolles. Il savait combien sa mère, cette belle et touchante Française, avait été chère au vieillard ; quelque jour, l'âme de la sainte planant au-dessus du lit de l'agonisant, y ferait tomber la rosée d'une pitié céleste. Il pardonnerait... Avait-il donc à pardonner ? Qui donc était coupable, sinon lui, obstiné dans une haine dont l'unique cause était une vanité vulgaire.

Le Dr Sameran avait plus d'une fois éprouvé la tentation d'abandonner son malade à ce que celui-ci appelait les "bons soins" de son neveu. Chaque

fois qu'il quittait le château de Marolles, après y avoir éprouvé un échec, les deux amis qui portaient leur part d'un même fardeau, le trouvaient irrité, irritable, maudissant l'humanité en général et le vieux Henriot en particulier.

Et tandis qu'il se plaignait de M. de Marolles, défendait Gaston et jurait pour la centième fois de ne jamais remettre les pieds chez le morne vieillard, Maxime de Luzarches s'empressait de se rendre chez son oncle et d'effacer jusqu'au souvenir de cette dernière tentative.

Maxime avait quarante-cinq ans. Grand, nerveux, bien pris dans sa taille, accoutumé aux élégances parisiennes, il se gardait bien d'y renoncer et d'effacer le renom de galanterie dont il jouissait dans le pays. Il paraissait avoir à cœur de plaire à tous et de subjuguier même ceux qui gardaient le souvenir de son cousin. Il faisait la partie des vieilles femmes, chassait avec les hommes, causait musique avec les jeunes filles. De temps à autre le bruit de son prochain mariage se répandait dans les environs, ses assiduités dans un des châteaux voisins semblaient devoir donner raisons aux indiscrets. Il s'arrangeait de telle sorte que M. de Marolles en entendit l'écho. Mais lorsque le malade le questionnait avec une sorte d'angoisse, Maxime prenait dans ses mains les mains du vieillard et lui répondait d'une voix troublée :

—N'en croyez rien ! rien mon oncle. Sans doute cette jeune fille est belle, accomplie, et je n'ai pu me défendre d'être ému de sa sympathie naïve... Mais du jour où je m'abandonnerais à un sentiment absorbant, il me deviendrait impossible de vous entourer de mes soins. Je ne paragerai pas ma tendresse... j'en souffrirai, mais vous n'en verrez rien désormais.

—Maxime ! Maxime ! comme tu m'aimes ! répétait le vieillard.

Sous des formes diverses cette scène se répétait souvent. Maxime trouvait toujours moyen de persuader à M. de Marolles qu'il se sacrifiait pour lui, et le vieillard payait chaque condescendance nouvelle de cadeaux magnifiques. Il ouvrait un coffret dans lequel Maxime puisait largement, payant de temps à autre des dettes, le plus souvent renouvelant ses équipages de chasses, donnant des dîners qui réveillaient pour quelques heures les échos endormis de la vieille demeure. Le malade ne détestait pas de temps à autre savoir que la vaste salle à manger, décorée de trophées de chasse, s'ouvrait aux amis de son neveu. Il y gagnait de recevoir des visites, d'écouter la chronique du pays, d'échapper à l'ennui des longues journées, à la monotonie désolante des nuits.

Mais en dépit de l'habile stratégie de Maxime de Luzarches, afin d'éloigner tous ceux qui gardaient au cœur une sincère amitié pour Gaston, il n'avait encore pu obtenir que le vieillard se séparât d'un vieux valet de chambre nommé Sébas, attaché à son service depuis cinquante ans. Sébas avait vu naître ceux qu'il appelait encore les "jeunes messieurs," mais il connaissait trop Maxime pour le chérir, tandis que Gaston ne comptait pas d'amis plus dévoués.

Voyant à chaque heure du jour et de la nuit le vieil Henriot, Sébas, avec sa liberté d'ancien serviteur, ne manquait jamais de saisir l'occasion de prononcer le nom de Gaston. Le plus souvent Henriot lui coupait vivement la parole, quelquefois lorsque Sébas, assis sur un tabouret près de son lit, rappelait des événements du passé depuis de longues années, il revenait sur l'enfance de Gaston et s'étendait avec complaisance sur les qualités de celui qui était devenu un homme accompli. Soit qu'il dormit, soit qu'il prêtât l'oreille à Sébas, il arrivait souvent qu'Henriot n'interrompît point cette causerie, et Sébas se frottait les mains en murmurant :

—Il ne répond pas, c'est vrai, il ne cède rien encore, mais il écoute, et le blé semé germera.

En somme, il était certain de l'amitié du malade, mais non moins certain de la haine du neveu. Plus d'une fois, lorsqu'il s'apercevait de quelque trait de méchanceté ou d'hypocrisie commis par Maxime, Sébas s'en vengeait et prouvait au misérable personnage qu'il n'était pas sa dupe. M. de Luzarches guettait une occasion favorable pour irriter Henriot contre lui, mais le dévouement de Sébas suffisait pour le défendre, et Maxime cherchait vainement l'occasion de se venger.

Il crut l'avoir trouvée au moment où le Dr Sameran quitta M. de Marolles, le laissant dans un état